

**(Re)construire la ville comme lieu d'interface dans l'immédiat après-guerre :
destruction de l'urbanité et symbolique des lieux dans la ville en guerre**

9^e Colloque de la Relève VRM
INRS-USC, Montréal
17-18 mai 2012
Bénédicte Tratnjek
Doctorante en géographie
Institut de recherche stratégique de l'École militaire (IRSEM – Paris)
Directeur de thèse : Frédéric Charillon
benedicte.tratnjek@gmail.com

Introduction :

Appréhendée comme l'un des trois types d'interspatialités par le géographe Jacques Lévy, l'interface est « *caractérisée par la mise en contact de deux espaces* »¹. Néanmoins, l'interface offre une multiplicité d'expressions spatiales, qui s'expriment à différentes échelles. Dans cette perspective, penser la ville comme lieu d'interface revient à confronter la *ville-interface* et les interfaces *dans* la ville, pour mettre en exergue l'emboîtement de ces mises en contact. Dans cette communication, on interrogera ce qui fait interface dans la ville, dans la mesure où cette mise en relation est l'un des objectifs dans la destruction des villes.

Les villes en guerre se présentent comme des cas emblématiques pour penser la ville comme interface, dans la mesure où s'y jouent des limites visibles et des limites immatérielles. De plus, à l'intérieur de la ville en guerre, les frontières sont mobiles : le marquage de l'espace et les disputes territoriales redessinent les mises en contact. Enfin, l'interface devient un enjeu dans la ville en guerre, puisqu'elle est à la fois un « outil » (para-)militaire ou milicien (lorsque l'interface devient une frontière-coupe brutale entre la ville et son environnement, ou une frontière vécue à l'intérieur de la ville) et un « outil » pour la pacification des territoires (lorsque les acteurs de la paix œuvrent pour transformer la frontière-coupe en frontière-couture qui (re)produira du lien dans la ville).

¹ LÉVY, Jacques, 2003, « Interface », dans Jacques LÉVY, Jacques et Michel LUSSAULT, 2003, *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris : Belin, p. 522.

C'est pourquoi, l'interface ne doit pas seulement être interrogée au seul prisme des limites et mises en contact visibles, mais doit être appréhendée comme un objet géographique complexe qui s'analyse à différentes échelles. Les destructions dans la ville visent l'*urbanité*, ce qui fait la ville un espace de rencontres, de proximité et de mixité. Dans cette perspective, l'efficacité géographique de la guerre doit être interrogée au prisme de l'anéantissement de ce qui fait de l'interface *dans* et *de* la ville.

I/ La dimension spatiale de la violence symbolique : la destruction de l'urbanité dans la ville en guerre

Les combats dans la ville en guerre ne procèdent pas tous d'objectifs militaires : une grande partie des attaques *contre* la ville relève de la destruction de la symbolique des lieux. Les villes ne sont pas seulement des « théâtres d'opérations », des *espaces-scènes* où se déroulent les combats : elles restent des espaces de (sur)vie, mais sont aussi des espaces politiques et des espaces médiatiques. La mise en scène de la destruction est un point commun aux villes étudiés dans le cadre de cette recherche doctorale² : l'incendie et la mise à sac de la Bibliothèque nationale et universitaire ou les bombardements sur le marché de Markale à Sarajevo, la destruction acharnée du pont de Mostar, la destruction systématisée des cafés à Beyrouth, la destruction médiatisée des éléphants à Abidjan ou encore l'anéantissement du quartier rom à Mitrovica sont autant d'exemples emblématiques de cet *urbicide*, cette « haine monumentale »³.

Le néologisme *urbicide*⁴ ne décrit pas l'annihilation de la ville, mais bien la destruction de l'*urbanité*, de la ville comme espace de rencontres. Trois types de lieux discursifs sont attaqués (figure n°1) : les géosymboles de « l'Autre » comme rejet d'une identité différente, les géosymboles de l'entente comme rejet d'une identité commune, et les géosymboles de l'urbanité comme rejet d'une identité

² Cette thèse de doctorat en géographie s'appuie sur des recherches empiriques menées dans les villes d'Abidjan, de Beyrouth, de Mitrovica et de Sarajevo, ainsi que sur une analyse des ressources bibliographiques dans des villes récemment affectées par la guerre (Bagdad, Belfast, Kaboul, Nicosie, Mogadiscio...).

³ CHASLIN, François, 1997, *Une haine monumentale. Essai sur la destruction des villes en ex-Yougoslavie*, Paris :Descartes & Cie.

⁴ Bogdanovic, Bogdan, 1993, « L'urbicide ritualisé », dans Nahoum-Grappe, Véronique, 1993, *Vukovar, Sarajevo... La guerre en ex-Yougoslavie*, Paris : Editions Esprit.

urbaine. Qu'il s'agisse de hauts-lieux (tels que les lieux religieux ou politiques) ou de lieux « ordinaires » (tels que les cinémas, les cafés, les marchés...), ils symbolisent la matérialité de la ville-interface comme espace par excellence de la proximité, de la rencontre et de l'échange entre les populations. Et ce à deux échelles : le contact avec l'extérieur fait de la ville une interface entre plusieurs manières d'*habiter* l'espace (l'urbicide procède d'une haine de la ville, en tant qu'espace de proximité et de mixité – y compris dans les villes non cosmopolites, du fait d'une pluriculturalité qui se traduit, à défaut d'espaces de vie mixtes, par des espaces de travail, de loisir, de transit communs à l'ensemble des habitants) ; à l'intérieur de la ville, l'interface se traduit par différentes expressions spatiales (lieux de travail, lieux récréatifs, poches de peuplement minoritaire, quartiers multiculturels, espaces commerciaux, rues passantes...). Par l'urbicide, c'est une politique de terreur qui se matérialise comme punition *dans* l'espace (la destruction des géosymboles comme moyen) et *de* l'espace (la destruction de l'urbanité comme objectif). Dans cette perspective, l'« ennemi » est la ville elle-même, comme acteur de l'entente et de la rencontre, par son *habiter* et par la symbolique des lieux.

II/ La reconstruction à l'épreuve des limites urbaines : la ville, lieu d'interface ou de fragmentations ?

Dans cette perspective, comprendre les intentionnalités des acteurs de la destruction de la ville permet de mettre en exergue l'importance de la dimension symbolique dans l'appropriation de la ville par ses habitants, et dans la production d'espaces de rencontres. Dans l'immédiat après-guerre, cette dimension spatiale de la violence symbolique est un enjeu majeur de la pacification des territoires. Pourtant, l'interface est le plus souvent pensé par des symboliques « universelles ». Un « déterminisme du lieu » s'impose dans l'architecture de paix : la reconstruction de l'habitat et des infrastructures effacent les traces matérielles de la guerre, le pont fait le lien, et les lieux de mémoire sont des lieux d'une identité (ré)unifiée.

Mais ces « universels » ne prennent que s'ils sont appropriés par les habitants « ordinaires » : le pont de Mostar reconstruit à l'identique ou le pont de Mitrovica

reconstruit dans le gigantisme restent des traces immatérielles de la guerre⁵, dans la mesure où l'interface est devenue une frontière-coupure. La symbolique des lieux de mémoire peut être détournée pour produire des marqueurs spatiaux d'une identité excluante et devenir des lieux d'une mémoire⁶. A l'interface perméable productrice de *vivre ensemble* dans la ville de l'immédiat avant-guerre (par des expressions spatiales différentes), se substituent, par l'efficacité géographique de la peur sur la destruction de l'*urbanité*, des fragmentations urbaines qui tendent à produire des *quartiers-territoires* (figure n°2). Par la territorialisation de la violence dans la ville, la géographie de la distanciation laisse place à une géographie de la différenciation. L'interpénétration entre les territoires du quotidien devient de plus en plus ténue, que ce soit dans les pratiques spatiales ou dans le marquage symbolique de la ville.

La limite est rendue visible en tant que frontière-coupure, et ne participe plus de la mise en contact des espaces de vie. Le marquage de l'espace participe de cette territorialisation de la différenciation et de cette fragmentation de la ville en multiples *quartiers-territoires*. Deux types de marquages de l'espace tendent à faire disparaître la ville comme lieu d'interface : le *marquage-bornage* qui vise à mettre en scène la frontière vécue et à réduire l'interpénétration des territoires du quotidien entre « notre » ville et la ville de « l'Autre » ; et le *marquage intérieur* mettant en scène à l'intérieur du *quartier-territoire* l'appropriation identitaire et idéologique par l'*endogroupe*. De lieu d'interface, la ville devient le lieu de théâtralisation de dispositifs spatiaux complexes qui mettent en scène (dans les pratiques spatiales, dans le paysage et dans les représentations mentales) la destruction de l'*urbanité* comme espace du *vivre ensemble* marqué par des porosités et des interpénétrations entre les territoires du quotidien.

Conclusion :

Les interfaces dans la ville deviennent, par l'ancrage de la guerre par-delà le temps des combats, de plus en plus visibles : la théâtralisation de la différenciation dans la

⁵ TRATNJEK, Bénédicte, 2009, « Des ponts entre les hommes : les paradoxes de géosymboles dans les villes en guerre », *Cafés géographiques*, Vox géographique, 12 décembre 2009, en ligne : http://www.cafe-geo.net/article.php3?id_article=1768

⁶ Tratanjek, Bénédicte, 2011, « Les lieux de mémoire dans la ville en guerre : un enjeu de la pacification des territoires », *Diploweb*, 31 octobre 2011, en ligne : <http://www.diploweb.com/Geographie-des-conflits-Les-lieux.html>

ville morcèle les espaces sociaux, les espaces identitaires et les espaces politiques, au point de produire des « micro-villes » dans la ville, par la territorialisation de la violence et de la peur. Dans cette perspective, cette communication vise à montrer la nécessaire reconstruction de la ville comme lieu d'interface dans l'immédiat après-guerre. S'il ne s'agit pas ici de prôner pour un retour à l'immédiat avant-guerre en niant les traces matérielles et sensibles de la guerre dans la ville, il s'agit également de ne pas réduire la reconstruction à sa dimension économique et matérielle (notamment par la reconstruction du bâti).

(Re)construire la ville comme lieu d'interface est un enjeu de la pacification des territoires, pour ne pas que les espaces de vie deviennent les territoires bornés, appropriés et revendiqués d'une identité excluante. Dans cette perspective, l'approche par la symbolique des lieux, par les matérialités et les invisibilités de l'interface est un puissant décrypteur des tensions dans la ville de l'immédiat après-guerre, dans laquelle les acteurs de la déstabilisation poursuivent la guerre par d'autres moyens, notamment par la violence symbolique. En ce sens, les études urbaines sont un « outil », par leurs méthodologies et leur approche par la dimension sensible de la ville, pour la compréhension du processus de pacification : la symbolique des lieux ne s'entend pas par des « universels », mais par l'appropriation et l'utilisation qu'en font les opérateurs spatiaux qui habitent la ville.

I/ Infrastructures urbaines : les lieux de la ville

□ Bâtiments

— Voierie

II/ Types de cibles : les lieux de la destruction

Les géosymboles de "l'Autre"

■ Lieux culturels ou religieux :
la destruction comme rejet de "l'Autre"

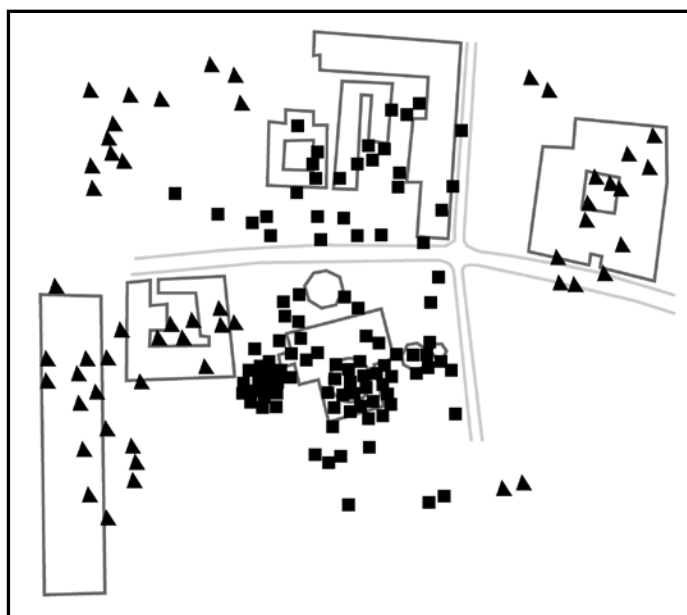
Les géosymboles de la mixité

● Lieux du politique et de l'identité sarajévienne :
la destruction comme rejet du *vivre ensemble*

Les géosymboles de l'urbanité

▲ Lieux du quotidien, lieux "ordinaires" :
la destruction comme rejet du *vivre en ville*

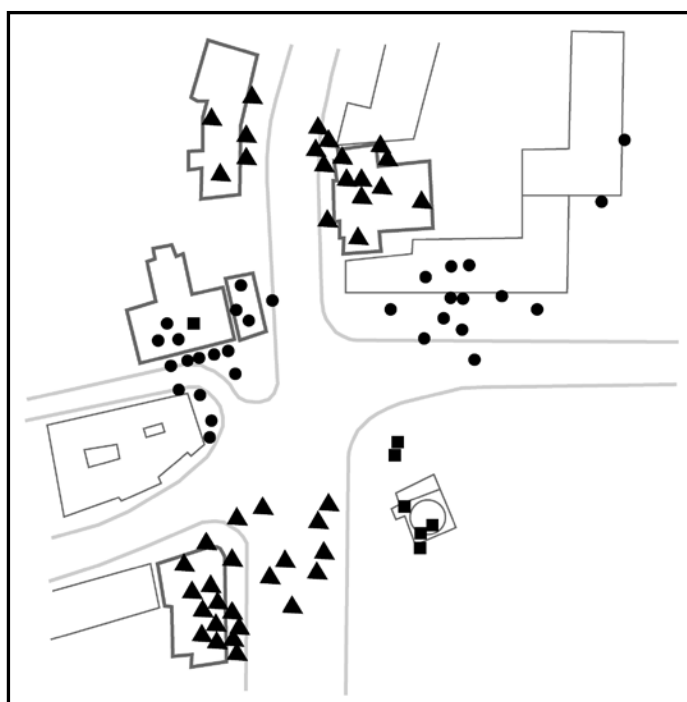
Figure n°1 : L'urbicide dans Sarajevo :
de la haine de « l'Autre » à la haine de l'urbanité



Quartier de la mosquée du Bey Gazi-Husref



Quartier de la Présidence de Bosnie-Herzégovine



Quartier du cinéma

Quartier de la mosquée du Bey Gazi-Husref

A proximité de la Présidence de Bosnie-Herzégovine, se trouve un espace géosymbolique de la présence musulmane et de l'identité bosniaque en Bosnie-Herzégovine : la destruction dans ce quartier vise autant les hauts-lieux de l'identité de « l'Autre » que les lieux environnants (magasins, restaurants servant de la cuisine « bosnienne », c'est-à-dire une cuisine ayant une identité construite par le mélange des cultures et des saveurs, considérée comme « traditionnelle ») qui symbolisent une urbanité qui se construit dans la proximité, dans l'entente et dans la mixité.

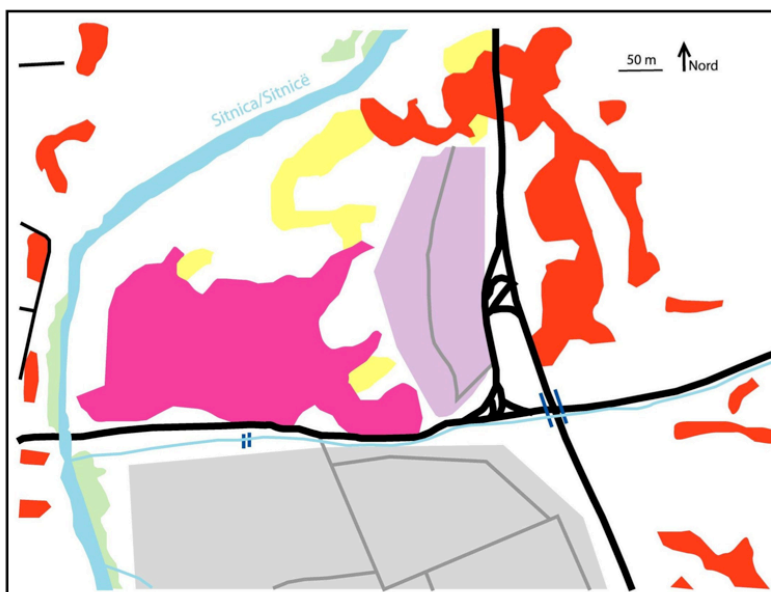
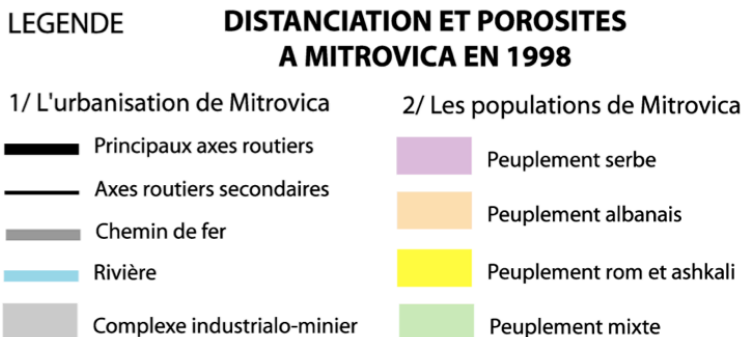
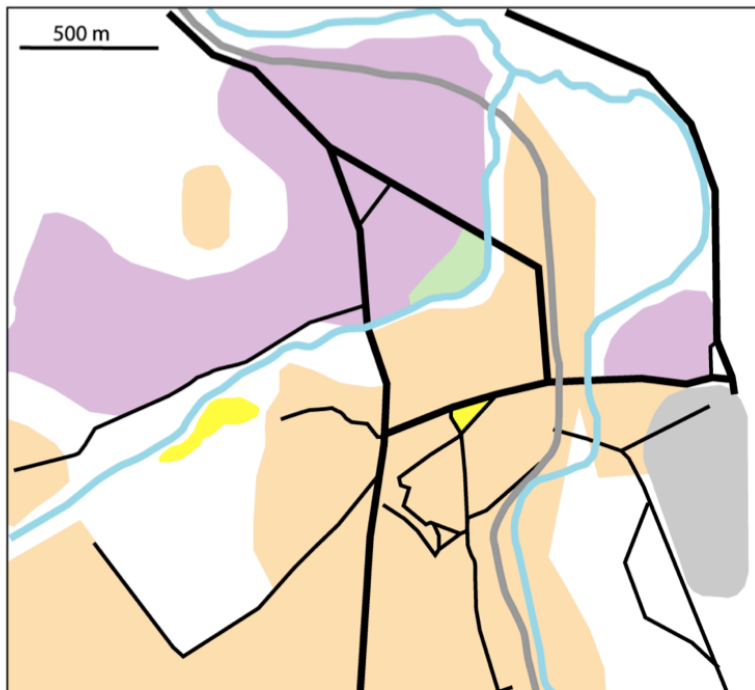
Quartier de la Présidence de Bosnie-Herzégovine

Le quartier de la Présidence de Bosnie-Herzégovine est particulièrement représentatif de l'identité sarajévienne comme construit du cosmopolitisme. La proximité de hauts-lieux de l'identité de « soi » ou de « l'Autre » (la mosquée Ali-Pasha), de hauts-lieux de la rencontre entre les populations (les bâtiments des institutions officielles) et de hauts-lieux de l'urbanité (les immeubles de bureaux et résidentiels, qui, par leur hauteur et la densité d'employés/habitants qu'ils réunissent sur une surface réduite, symbolisent la ville comme lieu de la mixité) en font un espace géosymbolique de « l'effacement » (pour les belligérants combattant contre le cosmopolitisme) des identités communautaires par la ville. Les destructions de ce quartier sont estimées à 67 %.

Quartier du cinéma

Autre quartier à proximité de la mosquée Ali-Pasha, l'espace polarisé par le cinéma de Sarajevo est un espace géosymbolique de l'urbanité et de la multiculturalité sarajéviennes. Le cosmopolitisme urbain est symbolisé dans ce quartier par la présence de nombreux bâtiments administratifs, qui représentent, dans le paysage comme dans l'imaginaire spatial, l'identité « bosnienne » par-delà les différences communautaires : qu'il s'agisse de lieux-symboles de l'identité urbaine (tels que le cinéma ou les immeubles résidentiels) ou de lieux-symboles de l'identité cosmopolite (tout particulièrement le bâtiment de la Croix Rouge et de l'Institut de la santé publique, offerts à tous), la destruction est pensée dans le but d'anéantir le « vivre ensemble ».

Figure n°2 : La destruction des interfaces comme destruction de l'urbanité : de la ville aux *quartiers-territoires* à Mitrovica (Kosovo)



Avant la guerre de 1999 au Kosovo, la présence d'une poche de peuplement serbe dans le Sud de la ville principalement peuplé d'Albanais du Kosovo est lié à la présence du cimetière serbe (espace identitaire) et du complexe industrialo-minier de Trepča à l'Est de la partie Sud de Mitrovica (espace de travail) Il s'agissait d'un quartier pauvre, aux infrastructures déficientes, et installé sur un sol insalubre. Il était peuplé très majoritairement d'ouvriers, qui pouvaient aisément se rendre dans la partie nord de Mitrovica par le pont est. Ce quartier a disparu avec la guerre : la géographie de la peur a poussé les Serbes du quartier à le fuir, pour s'installer sur la rive nord de l'Ibar/Ibër, ou à quitter le Kosovo. Une partie des habitations a été détruite, et nombreuses d'entre elles n'ont pas été restaurées. Le quartier accueille désormais des « petites minorités » : ce ne sont généralement pas les mêmes habitants que ceux qui vivaient dans la poche de peuplement au Nord de l'ancien quartier serbe, mais en grande majorité des déplacés de guerre. L'homogénéisation du peuplement a provoqué ainsi l'émergence d'une « grande » poche de peuplement minoritaire, où se sont regroupés des déplacés internes à la ville. La disparition de cette « poche de peuplement » minoritaire se traduit par la disparition d'une interface entre les deux communautés majoritaires, et tend à renforcer la fragmentation de la ville en deux *quartiers-territoires*.

UTILISATION ET IDENTITES DE L'ESPACE DANS LA PERIPHERIE EST DE MITROVICA

